

Zeitschrift: Schaffhauser Beiträge zur vaterländischen Geschichte
Herausgeber: Historischer Verein des Kantons Schaffhausen
Band: 39 (1962)

Artikel: Miscellen. Johannes von Müller und das Schaffhauser Zunftregiment
Autor: Schib, Karl
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-841256>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Miszellen

Johannes von Müller und das Schaffhauser Zunftregiment

Von Karl Schib

Vom März 1774 bis Ende April 1775 lebte Johannes Müller als Erzieher im Hause von alt Staatsrat Jacques Tronchin-Calandrini in Genf¹. In den folgenden anderthalb Jahren war er Gast des jungen Amerikaners Francis Kinloch und des Genfer Naturforschers und Philosophen Charles Bonnet; mit Tronchin blieb er freundschaftlich verbunden. Ende September 1778 reiste Müller nach Schaffhausen, um seinen kranken Vater zu besuchen; am 1. November kehrte er nach Genf zurück.

Während dieses kurzen Schaffhauser Aufenthaltes schrieb Müller in trüber Stimmung am 30. Oktober an Jacques Tronchin einen Brief, in dem er die Schaffhauser Verhältnisse sehr abschätzig beurteilte. Schon am 23. Oktober hatte Müller in einem deutsch geschriebenen und an Bonstetten adressierten Brief zum Teil gleichlautende Aussetzungen gemacht². Müllers abschätziges Aeusserungen über die Zunftverfassung sind zahlreich; seine Kritik am ausklingenden Schaffhauser Zunftwesen ist hart, zeugt aber doch für seine Beobachtungsgabe. Seine Abneigung hinterliess auch in der Geschichtschreibung Spuren. Am 20. Dezember 1794 schrieb er an Müller-Friedberg: «Sie werden schon in meiner Beschreibung der Errich-

¹ KARL HENKING, *Johannes von Müller I*, S. 158 ff.

² Vgl. *Sämtliche Werke XIII*, S. 402 ff. — Als die «Züricher Zeitung» 1802 diesen Brief abdruckte, ärgerte sich Müller darüber und verwies in einem Brief an seinen Bruder auf die «überlegteren Aeusserungen in der Schweizergeschichte». *Sämtliche Werke VII*, S. 35.

tung der Brunischen Zunftverfassung bemerkt haben, dass die Vereinigung der politischen Gewalt mit dem Innungsgeist auch mir jederzeit eine Quelle von Missmut für den Landmann schien.»

Müller hatte selbst unter der Engherzigkeit des Schaffhauser Regierungssystems gelitten, während er im Hause Tronchins in Genf die Aristokratie von ihrer besten Seite kennen lernte. Er wurde denn auch nicht müde, das aristokratische Regiment über das Zunftsystem zu erheben. Sein Göttinger Lehrer Schlözer schrieb ihm «Ohnmöglich konnt' ich alle die Elogen abschreiben, die Sie den Bernern gaben. Gibt's dann eine scheusslichere, die Menschheitsrechte mer verspottende Regierungsform, als die Berner Kakistocratie?» Müller antwortete: «Die Verfassung von Bern mag seyn, wie Sie sagen, oder ärger. Die Verwaltung ist vortrefflich, nie war eine bessere in der Welt (nämlich unter den republikanischen)³.»

Die schroffe Ablehnung des Zunftregiments hat Müllers Liebe zur Vaterstadt nie beeinträchtigt. Diese unzerstörbare Heimatliebe mag ihm selber gelegentlich wie ein Wunder erschienen sein; im November 1805 schrieb er seinem Bruder: «...und ich weiss nicht, welche Zauberkraft in Schaffhausen ist, dass, wer dort war, so sehr es liebt.»

Der Brief an Tronchin⁴ hat folgenden Wortlaut:

Puisque toute la noblesse de Schafhouse, Monsieur, a été jadis exterminée dans le service de la maison d'Autriche, la diminution de son nombre et de ses richesses a donné le pouvoir aux tribus de la bourgeoisie⁵, qui ont aujourd'hui celui d'élire et de destituer annuellement tous les membres des deux Conseils. Comme toute corporation de métier a pour but de vendre chèrement un petit nombre de mauvais ouvrages, elle ne veut point de concurrence et quand elle aura le pouvoir, elle éteindra toute l'industrie des sujets. Réellement nos sujets n'ont jamais pu se relever de l'état d'indigence dans lequel ils nous ont été cédés par leurs anciens maîtres. Notre pays, comme la Suabe et le pays de Zurich, consiste en collines plus ou moins élevées, mais trop sèches pour engraisser des troupeaux; de sorte que la vie pastorale nous enrichit si peu, qu'une vache ne vaut que deux Louis tandis qu'elle en vaut 18—20 dans le pays bernois. Quelques particuliers font venir des bestiaux du pays de Berne, mais comme ils ne font pas aussi venir les hautes Alpes et leur camp (!) je ne me fie point à cette spéculation, car je crois que c'est le pré qui fait

³ MAURER-CONSTANT, *Briefe an Johann von Müller III*, S. 51 und CHRISTIAN VON SCHLÖZER, *August Ludwig von Schlözers öffentliches und Privatleben*; Leipzig 1828, II, S. 221.

⁴ Das Original liegt in der Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Dép. des manuscrits.

⁵ Zunftversammlungen.

la vache et non pas la vache qui fait le pré. Nos vins sont bons et ceux qui les cultivent sont pauvres, car comme l'industrie ne les soulage pas dans leurs besoins, nos paysans n'ont jamais trouvé d'autre ressource que d'emprunter parmi les bourgeois, qui de cette façon sont devenus les maîtres de presque tous les fonds, et les paysans quoiqu'ils ne payent pas beaucoup à l'Etat, succombent aux intérêts d'argent qu'ils doivent aux particuliers. De cette manière la culture n'a pas pu se perfectionner. Au reste, comme nous n'avons guères que nos vins, une foule de monde a entrepris d'en faire le commerce et le nombre de concurrents a diminué les profits. Il s'en faut beaucoup que nous ayions assez de bled. Jugez si dans un tel pays et avec des tribus l'aisance a pu s'introduire. Aussi nos plus riches paysans n'auront jamais que 1000—1500 Louis au plus, et ils sont en petit nombre et mal nourris ; il ne peut donc pas y avoir de gens fort robustes ni bien vieux ; généralement on est vieux ici avant qu'on soit fort agé ; dans des pays mieux polissés les vieillards semblent toujours jeunes. Je voudrais vous envoyer des calculs sur la proportion entre nos laboureurs et ceux qui consomment, et entre les différentes productions du pays ; mais il n'y a jamais eu d'arithmétique politique dans ce pays-ci, de sorte qu'il y a encore plus d'ignorance que de mystère sur tous ces points. Comme la vraie richesse dépend de ce que le pays produit, nous ne sommes pas bien riches ni en public ni en particuliers. L'Etat tire une partie de son revenu des bourgeois mêmes et une autre partie de ses sujets, de sorte que ce revenu n'en est point un, puisque cet argent n'entre pas dans le pays dans lequel il ne fait que circuler. Tout bien compté le revenu peut monter à 200 000 Livres, ce qui serait bien assez si c'était administré avec assez de sagesse et si autrefois cet argent avait été dépensé avec plus de probité. Mais quoique presque tous les bâtiments publics soient dans un état pitoyable et que toutes les pensions soient médiocres, il est arrivé qu'après 300 années de paix notre trésor n'a guères suffi à la dernière disette. Le mieux est qu'on a prêté aux villes de Suabe et à quelques princes du même cercle. On peut attribuer une partie de cette décadence au mystère d'état qui vient ordinairement ou de la vanité ou de l'ignorance ou de la mauvaise conscience de ceux qui en font profession : ce mystère a fait que les intendants de chaque économie⁶ ont été obligés de donner caution pour les sommes qui leurs sont confiées et que le Trésorier ne donne jamais caution et que le compte qu'il rend de son administration est embrouillée à dessin comme s'il importait que nos voisins nous crussent d'un demi-million plus riche que nous ne sommes. La noblesse après avoir perdu le pouvoir a conservé quelques seigneuries ; le partage égal du bien entre les enfants a peu à peu diminué les richesses des familles ; mais il y en a eu quelques apparences jusqu'à ce que le luxe e découvert toute notre pauvreté : car nous dépensons comme les citoyens des autres cantons-villes sans avoir aucune de leurs ressources. Nous en aurions dans nous-mêmes si nous voulions profiter de notre

⁶ Verwaltungsbezirk, Vogtei.

position qui serait avantageuse au commerce, et si nous osions chercher ailleurs ce que notre état ne peut nous donner : mais il n'y a ni commerce sans industrie ni de l'industrie là où il y a des corporations de métiers, et puis c'est, je crois cette médiocrité même, qui a empêché que la liberté ne donnât quelque force d'âme au peuple de ce pays : je ne sais pourquoi de tous les cantons c'est le seul qui n'ait jamais eu ni de grands auteurs ni d'excellents Généraux et dans lequel en vérité presque personne ne se soit encore fort distingué. Aussi presque tous les parens n'ont pour but que de fixer leurs enfans auprès d'eux et de multiplier leurs descendans en les conservant dans toute leur médiocrité. De cette manière le gouvernement a été tranquille et mauvais. Nos tribus ne permettent pas à un citoyen qui n'a jamais été garçon cordonnier de vendre des souliers, mais elles commettent au gouvernement ceux qui n'ont jamais appris à gouverner, des artisans ou des petits marchands qui donnent du pain à beaucoup de ces souverains. Les gens riches et ignorans, tout cela ne sait pas le premier mot des affaires, il y a toujours quelques factions dont les chefs décident l'opinion de tous leurs partisans. Ces chefs, comme il arrive à tous les chefs de parti, consultent tantôt leurs intérêts tantôt leurs passions, et ainsi il n'est pas question de maxime ; aussi le gouvernement a-t-il souvent été obligé de révoquer ses résolutions car sans principes il ne peut y avoir de la constance. Et comme la timidité est la fille de l'ignorance, elle regne dans nos conseils tout comme mère ; d'abord celle-ci est fort grande même parmi les gens habiles, et dans un tel pays personne n'a l'idée d'un état, ainsi les gens habiles n'étudient pas l'état mais les intrigues de parti : je n'ai jamais vu un pays où il y ait moins de générosité et de esprit public, tout cela parce que les grandes idées sont étrangères parmi de tels peuples ; même on voit d'abord que les Suisses ne sont pas tant notre nation que des voisins confédérés et l'on ne parle guères de ce qui regarde l'ensemble de la république fédérative ; jugez si on parle de l'état de l'Europe et comment on y juge des affaires étrangères, le tout parce que l'idée d'un système politique n'est pas connue dans ce pays. On voit sur-tout combien l'ignorance donne de la timidité lorsque les meilleures institutions (par exp. pour la réforme des écoles) ne peuvent passer par la crainte qu'on a des murs d'une bourgeoisie la meilleure du monde et la plus aisée à gouverner, dès qu'on veut se donner la peine de se faire aimer d'elle ; mais cette timidité est bien dangereuse pour le bien générale dans le maniement des affaires étrangères de notre pays : elle rend les sous-ministres de l'empereur encore plus insolens et les enhardit à de nouvelles prétensions. Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien la maison d'Autriche se ressemble toujours ; on gémit dans notre voisinage de toute sorte de nouvelles exactions ; on en est venu là à Ulme en Suabe que les citoyens ayant jeté les mêmes cris avec tout l'empire sur les vues de l'empereur, on a défendu par édit que personne ne se mêlât de dire son avis au sujet de la guerre présente parce que le gouvernement a craint la maison d'Autriche. Le général Rieth a fait sa tournée dans les villes de Suabe ; il a fait venir les chefs de chacune,

il n'a pas eu la moderation de les faire asseoir devant lui, et s'est contenté d'épiger le contingent. C'est de cette Maison que nous sommes journellement inquiétés et nous ne lui opposons que la timidité seule, comme si ceux qui craignent n'étaient pas déjà esclaves et comme si la crainte retardait d'un moment la chute de la liberté⁷. C'est bien vrai que les 1500 hommes que nous avons sont peu exercés, qu'il ne faut pas parler de l'arsenal et que la ville est dans un cul de sac et qu'on ne fortifie pas les hauteurs qui l'entourent, mais le premier des maux n'est que le défaut d'esprit public et nous ne nous souvenons que chacun de sa tribu et tous de Schafhouse et de tout ce rien, et non jamais de la republique federative des Suisses ni de l'amitié de la France. En attendant la forme républicaine subsiste sans liberté pour le paysan, qu'on traite rudement, et sans beaucoup d'avantages même pour le citoyen. Or, voilà, comment nous sommes faits.

Je vous demande mille pardons des défauts de cette esquisse que j'ai été obligé de faire à tire-plume. Après tout Vous voyez, que l'amour seul de mes concitoyens pourrait me consoler de recevoir un emploi dans une telle republique. Je suis encore attendri des sentimens que le peuple et les chefs de l'État m'ont temoignés et des sacrifices que quelques-un ont voulu faire de leurs interets à mon avancement, mais je doute encore que leur amitié soit à l'épreuve de l'éloignement. Vous connaissez l'artifice des petites passions qui gouvernent les hommes.

La maladie de mon pere traine en longueur ; lui-même me conseille de partir ; mon voiage m'a été fort avantageux en ce que j'ai pu desabusé mon Pere de toute sorte de fausses idées qu'il s'était formé de ma façon d'être⁸. Je le quitte puisqu'il le permet après-demain, le 1er novembre, et dans 6—7 jours j'aurai le bonheur de Vous voir. Alors quand je vous aurai, combien mon ame a soupiré après ce bonheur, ma premiere occupation sera de chercher une chambre, la seconde de voir ce qu'il y a à faire à l'égard des leçons. Le premier, parce que cette vie errante de campagne à campagne et de pays à pays n'est pas compatible avec mes etudes ; le second parce que bien qu'il puisse n'être pas honteux de n'avoir pas d'argent, il pourrait l'être de ne pas vouloir s'en procurer, autant que les besoins de la vie en demandent. D'ailleurs Votre façon de penser est ma consolation et ma ressource, mais elle ne doit pas m'endormir, précisément parce qu'elle est unique.

J'ai signé un billet de change pour quinze Louis d'ors neufs, payables à vue, lesquels j'ai reçus de Tobie Hurter & Comp. Mrs. Lullin, de Tournes & Majbon, auxquels Mr. Hurter ou un de ses correspondants redemandera cette somme au premier jour.

Tout ce que je puis repondre, Monsieur, à votre derniere c'est que tout ce que Vous m'y temoignez m'oblige à tant de reconnaissance et

⁷ Anspielung an die Gerüchte über österreichische Annexionsgelüste ; vgl. HENKING, *Johannes von Müller* I, S. 227 und *Dierauer* IV, S. 249 f.

⁸ Der Vater starb am 12. Februar 1779.

d'attachement pour Vous qu'il me sera impossible à jamais de Vous en témoigner assez ou autant que je voudrais. Malgré tout, ce qu'on a deraisonné pour et contre l'immortalité de l'ame humaine, j'aime à esperer que même après ma mort je pourrais Vous aimer toujours.

Zuric et Berne n'ont pas même encore écrit aux cantons neutres, ainsi ces derniers n'ont pas pu repondre aux Catholiques. Les cantons neutres sont eux-mêmes partagés parce que Glaris est intéressé contre et Fribourg est pour la Restitution. J'ai lieu d'esperer que Berne reprendra cette delibération et le bon parti paraît gagné⁹.

Si vous aviez, Monsieur, un mot à me dire, je pourrais l'apprendre chez Bonstetten à Valeires ; toutefois j'espere de me trouver auprès de Vous et des lettres sur la fin de la premier semaine du Novembre et je vous prie avec d'autant plus de zèle de me rappeler dans le souvenir des Dames Tronchin.

sig.. J. Müller.

Dimanche passé vers les neuf heures du soir un petit torrent, qui se jette dans le Rhin à Schafhouse, a menacé subitement toutes les rues basses ; en peu d'heures toutes les caves et les plainpieds ont regorgés d'eau, plusieurs jardins avec des cabinets ont été emportés, on a longtemps craint pour les ponts, dont la ruine aurait pu entrainer celle d'une grande partie de la ville. En même tems tous les eaux du pays ont inondé plusieurs vallées et les principales avenues.

⁹ Um die Eintracht unter den eidgenössischen Orten zu steigern, wurde in den siebziger Jahren über die Rückerstattung der 1712 den katholischen Orten entrissenen Vogteien verhandelt. Müller gehörte zu den Befürwortern der Restitution ; vgl. Henking I, S. 195 f., II, S. 157 ; Dierauer IV, S. 247 f.